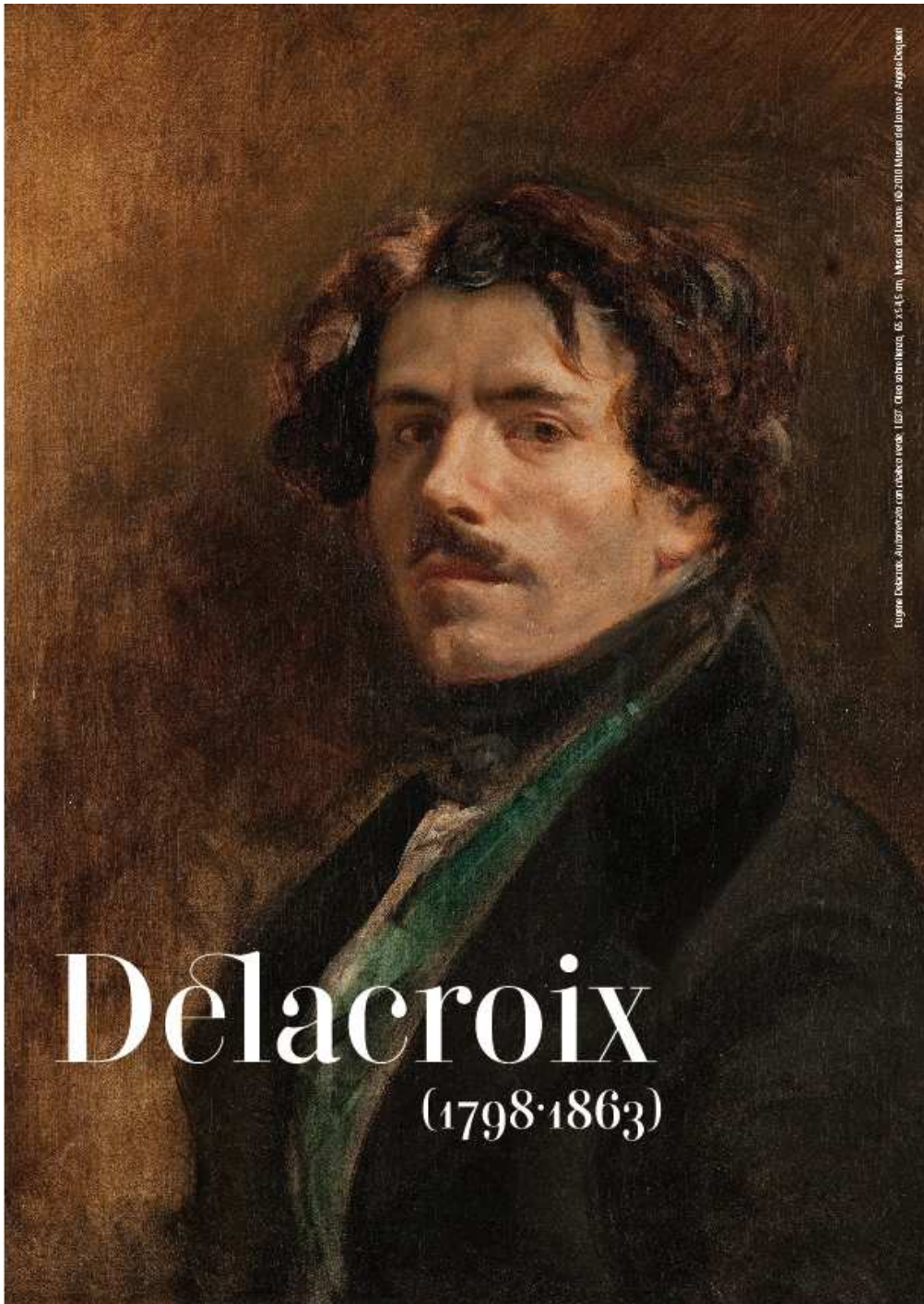




Obra Social "la Caixa"

LOUVRE



Dossier de presse

CaixaForum Madrid

Du 19 octobre 2011 au 15 janvier 2012



CaixaForum Madrid accueille la plus grande rétrospective internationale depuis 50 ans sur le génial peintre romantique

Delacroix

(1798-1863)

« Quand j'ai fait un tableau, je n'ai pas écrit une pensée ». Eugène Delacroix remet en question le besoin d'un thème en peinture. Pour lui, ce qui, sur un tableau, provoquait une émotion, c'étaient ses valeurs plastiques — matière, lumière, couleur —, par-delà les scènes représentées. Révéler cette nouvelle facette de Delacroix, un peintre que l'on associe plutôt d'habitude à de grandes compositions à thème historique, pour dévoiler un révolutionnaire s'opposant aux inflexibles conventions de l'art néoclassique, voilà l'un des objectifs de l'exposition *Delacroix (1798-1863)*. Organisée par L'Œuvre sociale "la Caixa" et le musée du Louvre, c'est la plus complète jamais présentée en Espagne sur le parcours du peintre français. Les plus de cent trente œuvres issues de collections publiques et privées européennes et américaines qu'elle rassemble permettent de suivre l'évolution de l'artiste depuis ses débuts – époque à laquelle il recherchait l'inspiration dans des créations artistiques et des textes littéraires – jusqu'à sa dernière étape, qui fait en quelque sorte la synthèse de l'ensemble de son œuvre. Entre autres attraits, elle offre celui de pouvoir contempler des œuvres devenues des référents de notre culture visuelle, telles *La Grèce expirant sur les ruines de Missolonghi*, l'une des esquisses de la *Mort de Sardanapale* ou encore *Femmes d'Alger dans leur appartement* (exceptionnellement prêté par le musée du Louvre). Ce dernier tableau avait été peint par Delacroix suite au voyage qui l'avait conduit en Afrique du Nord en 1832, après des haltes dans plusieurs villes espagnoles. Ce voyage devait exercer sur lui une profonde influence, et l'exposition s'arrête aussi sur le lien existant entre Delacroix et l'Espagne. Aux côtés des grandes peintures à l'huile, elle montre des esquisses, des dessins, des aquarelles et des gravures qui témoignent de la vie intérieure de l'artiste et le rapprochent de la sensibilité contemporaine.

L'exposition, organisée par Sébastien Allard, conservateur en chef du département des Peintures du musée du Louvre, se tiendra au CaixaForum Madrid (Paseo del Prado, 36) du 19 octobre 2011 au 15 janvier 2012.

Madrid, 18 octobre 2011. M. Ignacio González, vice-président, ministre de la culture et des sports et porte-parole du gouvernement de la communauté autonome de Madrid, M. Bruno Delaye, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de France en Espagne, M. Henri Loyrette, président directeur du musée du Louvre et M. Jaime Lanaspá, directeur général de la fondation "la Caixa"; inaugurent cet après-midi l'exposition *Delacroix (1798-1863)*, la plus complète des rétrospectives proposées depuis presque cinquante ans autour de l'un des grands noms de l'histoire de l'art universel, autour du maître le plus représentatif du romantisme français.

Cette exposition marque l'apogée de l'accord de collaboration passé en 2009 entre l'Obra Social "la Caixa" et le musée du Louvre. Cet accord, qui a permis de resserrer encore davantage les liens d'une entente déjà existante historiquement entre les deux institutions, vise à l'organisation conjointe de projets d'exposition dans les centres culturels de l'Œuvre sociale de "la Caixa", ainsi qu'au prêt d'œuvres par le Louvre et au commissariat par les spécialistes pertinents du musée parisien.

C'est grâce à cet accord que les différents centres CaixaForum ont pu présenter des expositions de haut niveau telles que *Routes d'Arabie. Trésors archéologiques d'Arabie saoudite*; *Princes étrusques. Entre l'Orient et l'Occident* ou *L'autre Égypte. Les collections coptes du musée du Louvre*.

L'accord passé avec le musée du Louvre s'inscrit dans la démarche de l'Œuvre sociale "la Caixa" d'établir des alliances stratégiques avec de grandes institutions culturelles comme, outre le Louvre, le musée du Prado, le musée Guggenheim de Bilbao ou le musée d'art contemporain de Barcelone.

Après CaixaForum Madrid, l'exposition se rendra à Barcelone, où elle ouvrira ses portes à partir de février prochain. Son vernissage marquera le début des célébrations du dixième anniversaire du Centre culturel et social de l'Œuvre sociale "la Caixa" à Barcelone. L'exposition sera montrée en même temps qu'une autre grande rétrospective, qui portera sur Francisco de Goya et sera organisée à partir des fonds du musée du Prado. Les deux peintres, indéniables précurseurs de la modernité et dont le parcours n'est pas exempt de points communs, seront ainsi mis en regard l'un de l'autre.

Car, justement, l'exposition *Delacroix (1798-1863)* fera découvrir à une nouvelle génération de spectateurs la relation du peintre français avec l'Espagne, ce qui est un autre des objectifs que l'Œuvre sociale "la Caixa" s'est fixée dans cet événement. Pendant le voyage qui le conduisit au Maroc en 1832, Eugène

Delacroix fit plusieurs haltes en Espagne, et plus précisément à Algésiras, Cadix et Séville. « Tout Goya palpitait autour de moi » écrivit-il à son ami Pierret, manifestant son intérêt naissant envers l'art de la péninsule ibérique. De fait, Delacroix fut l'un des tout premiers à découvrir, en France, les *Caprices* de Goya.

L'exposition aujourd'hui présentée par l'Œuvre sociale "la Caixa" cherche à mettre un terme à cette situation, paradoxale si l'on prend en compte la puissante influence qu'a exercé l'œuvre de Goya sur l'art de Delacroix ou l'ascendant qu'a eu ce dernier sur le grand maître espagnol du xx^e siècle, Pablo Picasso — qui l'honora par une série inspirée des *Femmes d'Alger dans leur appartement*.

L'exposition par laquelle CaixaForum Madrid rend hommage au génial peintre français est la plus complète depuis la grande exposition organisée en 1963 à Paris à l'occasion du centenaire de la mort de l'artiste.

Cette grande rétrospective propose un passage en revue complet de l'œuvre de Delacroix et de l'évolution de sa peinture. Elle parcourt les différentes étapes de sa production, partant de ses premières œuvres, qui recherchent l'inspiration dans le musée, pour aboutir à sa maturité, pendant laquelle l'artiste reprend depuis une autre perspective les thèmes travaillés auparavant et s'attache plus particulièrement à ses œuvres historiques et à celles d'inspiration orientale.

Delacroix (1798-1863) rassemble plus de 130 œuvres, qui montrent les multiples facettes du maître. CaixaForum Madrid accueille des tableaux qui comptent parmi les plus célèbres du peintre, comme *La Grèce expirant sur les ruines de Missolonghi*, l'une des esquisses de la *Mort de Sardanapale* ou encore *Femmes d'Alger dans leur appartement*, exceptionnellement prêté à



Femmes d'Alger dans leur appartement, 1834.
Musée du Louvre © 2009 Musée du Louvre / Erich Lessing

cette occasion. Tout autour de cette œuvre se déploie l'un des moments forts de l'exposition, grâce à la réunion de toutes les grandes toiles orientalistes exécutées par l'artiste à son retour du Maroc.

Des créations moins connues accompagnent ces œuvres célèbres. Une attention particulière est accordée à l'œuvre graphique de l'artiste, composée de dessins et de gravures (qui doivent tant à Goya).

Outre les œuvres venues du musée du Louvre, l'exposition recèle de nombreux prêts d'institutions du monde entier – la Galerie des Offices (Florence), la National Gallery (Londres), le Metropolitan Museum of Art (New York), le musée d'Orsay (Paris), l'Art Institute of Chicago, le British Museum (Londres) ou le musée des Beaux-Arts (Bordeaux) – et de collections privées.

Le choix des œuvres exposées – qui cherchent à donner une nouvelle interprétation du « romantisme » – a été guidé par le plaisir visuel et par la rigueur intellectuelle. Après la réédition du *Journal* de Delacroix en 2009, cette rétrospective propose une nouvelle vision de la production de l'artiste, fondée sur les dernières découvertes et sur des publications scientifiques.



Esquisse de la *Mort de Sardanapale*, 1826-1827
Musée du Louvre
© 2009 Musée du Louvre / Erich Lessing

On y explore la façon dont Delacroix a posé la question du thème et de sa nécessité, et la façon dont a surgi l'idée d'une composition fondée sur son exécution. On y voit aussi que le peintre connaissait profondément la tradition de la peinture – celle des commandes officielles et des thèmes héroïques de l'histoire et de la religion –, ce qui lui permit de mieux la réinventer avant de la confronter à la révolution du Réalisme à compter du milieu du XIX^e siècle.

Le projecteur est aussi braqué sur des aspects moins connus de la production de l'artiste. Le portrait en est un : le grand *Portrait de Louis-Auguste Schwiter*, qui plut tant à Degas qu'il l'acheta, montre le génie du maître dans ce domaine.

L'autoportrait offre lui aussi un intéressant domaine d'analyse, dans la mesure où Delacroix n'en effectua que trois, tous présents dans l'exposition : le célèbre *Autoportrait au gilet vert* et l'*Autoportrait en Ravenswood*, tous deux du Louvre, et l'*Autoportrait*, vers 1842, venu de la Galerie des Offices de Florence.

LES VOILETS DE L'EXPOSITION

Delacroix et le modèle

Du temps de Delacroix, le nu était la pierre angulaire de l'apprentissage artistique. Le cycle de Maria de Médicis peint par Rubens et exposé au Louvre, fournit au jeune peintre un modèle à suivre. Dans cette salle sont exposées plusieurs études qui témoignent de l'originalité de Delacroix, pour qui la fascination de la lumière et la couleur de la chair féminine l'emporte sur la précision anatomique.

Les trois versions du portrait d'Aspasie sont la preuve d'une recherche extraordinaire sur la couleur. Le défi consiste à reproduire la lumière et la texture veloutée de la peau de la mulâtresse. Pour y parvenir, Delacroix imprime un marron plus foncé à certaines parties du corps, comme les aisselles ou le dos de la main, habituellement négligées dans le nu académique. Et il s'attache au contraste entre le brun de la peau et le rouge intense des lèvres.

Si l'on compare les trois portraits, on constatera que le visage et le corps dialoguent avec le fond coloré, qui va du rouge, dans la version la plus ancienne, au vert dans la plus récente.

Les illustrations de Faust

La littérature fut pour Delacroix une puissante source d'inspiration. Les dix-sept illustrations du *Faust* de Goethe (1828), dont elles proposent une lecture très personnelle, constituent l'une de ses principales œuvres lithographiques.

Delacroix s'éloigne du texte original, s'écarte des amours entre Faust et Marguerite pour s'attacher à la relation entre Faust et Méphistophélès, son double maléfique. À mesure que l'on avance dans la série, l'image de Faust ressemble de plus en plus à celle de son diabolique conseiller, au point qu'il se confond avec lui dans la scène de séduction de Marguerite.

Ayant vu les lithographies de Delacroix. Goethe apprécie la nouveauté de son interprétation : « M. Delacroix est un artiste d'un talent d'élite, qui a précisément trouvé dans *Faust* la pâture qui lui convient.. [...] Et si je dois avouer que, dans ces scènes, M. Delacroix a surpassé ma propre vision, combien, à plus forte raison, les lecteurs trouveront tout cela vivant et supérieur à ce qu'ils se figuraient » déclare-t-il à son ami Eckermann dans ses célèbres *Conversations*.

Le portrait et l'influence britannique

De 1820 à 1830, l'œuvre de Delacroix dénote une forte influence de la peinture anglaise, que l'on décèle encore plus après son séjour à Londres de 1825 et sa rencontre avec le peintre Sir Thomas Lawrence.

Delacroix interprète le portrait britannique conformément à sa propre personnalité de peintre. L'œuvre la plus importante de cette période est le portrait du baron Schwiter (1826). Comme dans la plupart des portraits anglais de l'époque, celui-ci aspire à saisir le caractère du baron, qui est peint debout, dans un parc. Toutefois, au lieu de le représenter dans une attitude faussement détendue, Delacroix privilégie les aspects les plus formels et souligne l'allure aristocratique de son personnage au moyen des vêtements.

Son goût romantique du déguisement se manifeste notamment dans le portrait du baryton Barroilhet habillé en Turc ou encore dans son propre autoportrait où il se représente sous les traits d'Edgar Ravenswood, le héros du roman de Walter Scott, *La Fiancée de Lammermoor* (1819). Nous savons grâce à des témoignages de l'époque que Delacroix se rendait déguisé en Dante aux bals costumés.

L'inspiration littéraire

L'imagination de Delacroix avait besoin d'être stimulée. « Ce qu'il faudrait pour trouver un sujet, c'est ouvrir un livre capable d'inspirer et se laisser guider par l'humeur » écrit-il dans son *Journal*. De 1820 à 1830, c'est la littérature qui lui fournit ces stimulations. Toutefois, il ne se contente pas d'illustrer un récit. L'artiste transcrit les émotions que la lecture lui cause. Plus tard, la seule vision des couleurs de la palette lui suffira.

Delacroix fait irruption dans les salons de cette décennie avec des audaces stylistiques qui révolutionnent la peinture historique. En même temps qu'il exalte la matière de la peinture, il renouvelle ses thèmes grâce à ses lectures de littérature ancienne et moderne, où l'on trouve, outre Dante, Cervantès ou Milton, les romans à la mode de Chateaubriand et de Walter Scott.

Lord Byron devient un guide pour l'artiste. Il lui suggère des thèmes exotiques, comme *Sardanapale* et le *Combat du Giaour et du Pacha*, et lui donne une vision de l'histoire contemporaine. Derrière Lord Byron, il prend parti pour l'indépendance de la Grèce, alors en guerre contre l'empire ottoman. Deux de ses chefs-d'œuvre, *Le massacre de Chios* (1824) et *La Grèce expirant sur les ruines de Missolonghi* (1826), sont des allégories inspirées de l'actualité et de la guerre.

Le drame de la Grèce

« Qui se mettra à la tête de tes enfants dispersés ? Qui te libèrera d'un esclavage auquel tu es trop habituée ? » écrit Lord Byron dans son poème narratif *Le pèlerinage de Childe Harold* (1812-1818), composé après son premier voyage en Grèce, en 1810. Les idées de Byron marquèrent profondément Delacroix, qui consacra plusieurs œuvres à la guerre d'indépendance grecque. Cette salle permet de contempler une aquarelle et une étude du *Massacre de Chios* (1824) qui évoque le massacre de 20 000 Grecs et les souffrances des femmes et des enfants survivants.

En 1826, Delacroix peint *La Grèce expirant sur les ruines de Missolonghi*. Le tableau était destiné à figurer dans une grande exposition organisée au profit des révolutionnaires grecs. Il narre la résistance héroïque des habitants de Missolonghi. C'est, de plus, un hommage à Lord Byron, qui mourut dans cette ville en 1824.

La souffrance de la Grèce est représentée par la figure d'une femme au désespoir qui se résigne au sacrifice. Elle rappelle les *Pietà* de la Renaissance, tandis que la main qui surgit des décombres évoque *Le radeau de la méduse* de Géricault.

Souvenirs du voyage au Maroc

En 1832, Delacroix participe à une mission diplomatique française en Afrique du Nord. Il accompagne le duc de Mornay dans sa visite à Abd-Er-Rhaman, sultan du Maroc. Au cours de ce voyage, il fait escale dans plusieurs villes espagnoles : Cadix, Séville et Algésiras.

Delacroix emplit son carnet de voyage de notes et de croquis du naturel, ce qui lui permet de perfectionner sa technique de l'aquarelle. Son périple en Afrique du Nord allait fournir à l'artiste un répertoire inépuisable de sujets et de motifs qu'il reprendra jusqu'à la fin de sa vie. Certaines œuvres de petit format, comme *Une rue à Meknès*, respirent la fraîcheur et l'immédiateté.

À partir de 1832, l'inspiration de Delacroix est renouvelée par le choix des thèmes et le traitement de la couleur, qui devient la grande dominante de sa peinture. De 1834 à 1841, il expose dans les Salons quatre œuvres majeures, réunies dans cette salle : *Femmes d'Alger dans leur appartement*, *Le Kaïd, chef marocain*, *Les Convulsionnaires de Tanger* et *La Noce juive au Maroc*.

La grande décoration

Dans les années 1830, l'activité de Delacroix est décuplée. Il reçoit des commandes de l'État pour des édifices publics et réalise les grands décors du Salon du Roi et de la bibliothèque du Palais Bourbon, siège actuel de l'Assemblée nationale, et de la bibliothèque de la Chambre des Pairs.

En 1849, il réalise le plafond principal de la galerie d'Apollon au Louvre, dont nous présentons une esquisse. Il s'agissait de compléter les travaux commencés presque deux siècles plus tôt par Charles LeBrun, peintre de Louis XIV. Il est à l'apogée de sa carrière de peintre décorateur.

Médée et Saint Sébastien

À la fin des années 30, Delacroix retourne au classicisme et exécute de grandes peintures à l'huile à thèmes mythologique et religieux. Il peint ainsi plusieurs versions de *Médée* – où l'épouse de Jason est dépeinte dans une attitude farouche, le poignard à la main, juste avant d'assassiner ses enfants – et *Saint Sébastien*, tableau où le saint est montré inanimé tandis que sainte Irène retire les flèches du martyr. Ces deux tableaux montrent l'influence d'Andrea del Sarto, de Rubens et de Van Dyck.

À compter du début des années 1840, Delacroix aborde tous les thèmes, de l'histoire de l'Antiquité à l'actualité contemporaine, le portrait, la peinture décorative et religieuse, et il renouvelle constamment ses sources d'inspiration.

La solitude du Christ

Le sentiment religieux n'est pas prépondérant dans l'œuvre de Delacroix. Les critiques de son époque le lui reprochaient d'ailleurs. Cependant, la figure du Christ occupe une place prédominante dans sa production.

Delacroix voyait dans le personnage de Jésus crucifié l'individu faisant face au destin et à la mort. Ses *Crucifixions* sont centrées sur la solitude du Christ. Le peintre interprète la Passion comme un drame humain empreint de doutes, de souffrance et de résignation.

Dans ses différentes versions du *Christ à la colonne*, Delacroix exclut tout élément narratif et expressionniste et invite le spectateur à méditer sur la douleur de l'Homme. Dans ses *Pietà*, le peintre met en scène la souffrance de la mère dont les bras grand ouverts évoquent le supplice de son Fils.

Séries et variations

En 1847, Delacroix reprend son journal, interrompu en 1824. Tandis qu'il travaille à différents projets de peinture décorative, il réfléchit à son œuvre et renoue avec des thèmes littéraires qu'il avait traités vingt ans plus tôt.

Il se montre désormais critique envers Byron, qui lui inspire néanmoins *Le naufrage de Don Juan* et *La fiancée d'Abydos*. Il exécute une série sur *L'enlèvement de Rebecca*, inspirée de *l'Ivanhoé* de Walter Scott, ainsi que plusieurs variations au dessin, à la peinture et en gravure à partir d'un thème shakespearien, *Hamlet et Horatio au cimetière*.

Le thème de l'enlèvement surgit aussi dans *Les Pirates*, alors que l'héroïne furieuse et violente donne lieu aux deux versions de *La fiancée d'Abydos* et à *Desdémone maudite par son père*. Thèmes et motifs se répondent d'une œuvre à l'autre, ce qui donne une unité à la prolifique production de cette période.

La Chasse au lion : le pouvoir de l'esquisse

L'Exposition universelle de Paris de 1855 porte Delacroix au sommet. Il accroche à ses cimaises une rétrospective de trente-cinq œuvres dont, notamment, un immense tableau, la *Chasse au lion*, par lequel il renoue avec ses recherches sur la peinture animalière. Cette toile s'inspire de Rubens : Delacroix souhaitait se présenter aux yeux du monde comme le successeur du maître flamand.

Nous présentons dans cette salle une extraordinaire étude préliminaire de la *Chasse au lion*. Elle compte parmi les meilleures de l'artiste. À cinquante-sept ans, Delacroix s'intéresse à l'inachevé et à sa capacité de conserver sur la toile la fraîcheur de l'esquisse. Dans ce chef-d'œuvre, les lignes tourbillonnantes et la puissance de la couleur transmettent la violence du combat entre l'homme et la bête.

En avance sur la modernité, Delacroix fait primer la force de l'expression sur la perfection de la forme.

Le paysage, entre la matière et l'esprit

La tentation de la peinture pure est toujours présente dans l'œuvre de Delacroix. Comment un art aussi matériel peut-il arriver à l'âme du spectateur et lui procurer des émotions aussi profondes ? Dans ses écrits, l'artiste parle de « l'accord magique » qui permet à la peinture de s'emparer de celui qui la contemple.

À partir de 1850, paysages et études atmosphériques acquièrent de plus en plus d'importance, comme si le peintre éprouvait le besoin de comprendre et d'expliquer les phénomènes atmosphériques. Delacroix séjourne à plusieurs reprises à Dieppe, en Normandie. Le contact avec le paysage maritime lui permet d'expérimenter de nouvelles sensations et de les fixer sur la toile grâce à des ombres colorées et à des reflets qui annoncent la recherche de la lumière des Impressionnistes.

Dans ses compositions à thème historique, les personnages se fondent naturellement dans le paysage, comme dans *Ovide chez les Scythes*, exposé au Salon de 1859. Le poète exilé se réfugie dans un lieu écarté, parmi des hommes sauvages. La grandeur du paysage et l'éloignement des figures nous situent entre deux mondes, à l'instar de Delacroix, qui s'approche de la fin de sa vie. « C'est le fini dans l'infini. C'est le rêve ! » s'exclamera Baudelaire, enthousiasmé par le tableau.

Eugène Delacroix

Du 19 octobre 2011 au 15 janvier 2012

CaixaForum Madrid

Paseo del Prado, 36
28014 Madrid

Horaire

Du lundi au dimanche, de 10 à 20 h

Service de renseignements de l'Œuvre sociale "la Caixa"

Du lundi au dimanche, de 9 à 20 h

Tél. 902 22 30 40

www.lacaixa.es/ObraSocial

Pour plus d'informations :

Département de communication de l'Œuvre sociale "la Caixa"

Juan A. García: 91 330 73 17 / 608 21 30 95 / jagarcia@fundaciolacaixa.es

Josué García: 934 046 151 / 638 146 330 / jgarcial@fundaciolacaixa.es

Jesús N. Arroyo: 934 046 131 / 629 791 296 / inarroyo@fundaciolacaixa.es

<http://www.lacaixa.es/obrasocial>

Salle de presse multimédia

<http://premsa.lacaixa.es/obrasocial/>

